

B. R. MAITRE
SAINT-REMY-sur-CREUSE (Vienne)

Bibliothèque de **T**ravail

Supplément au numéro 330 du 15 Novembre 1955

3

Textes d'Auteurs

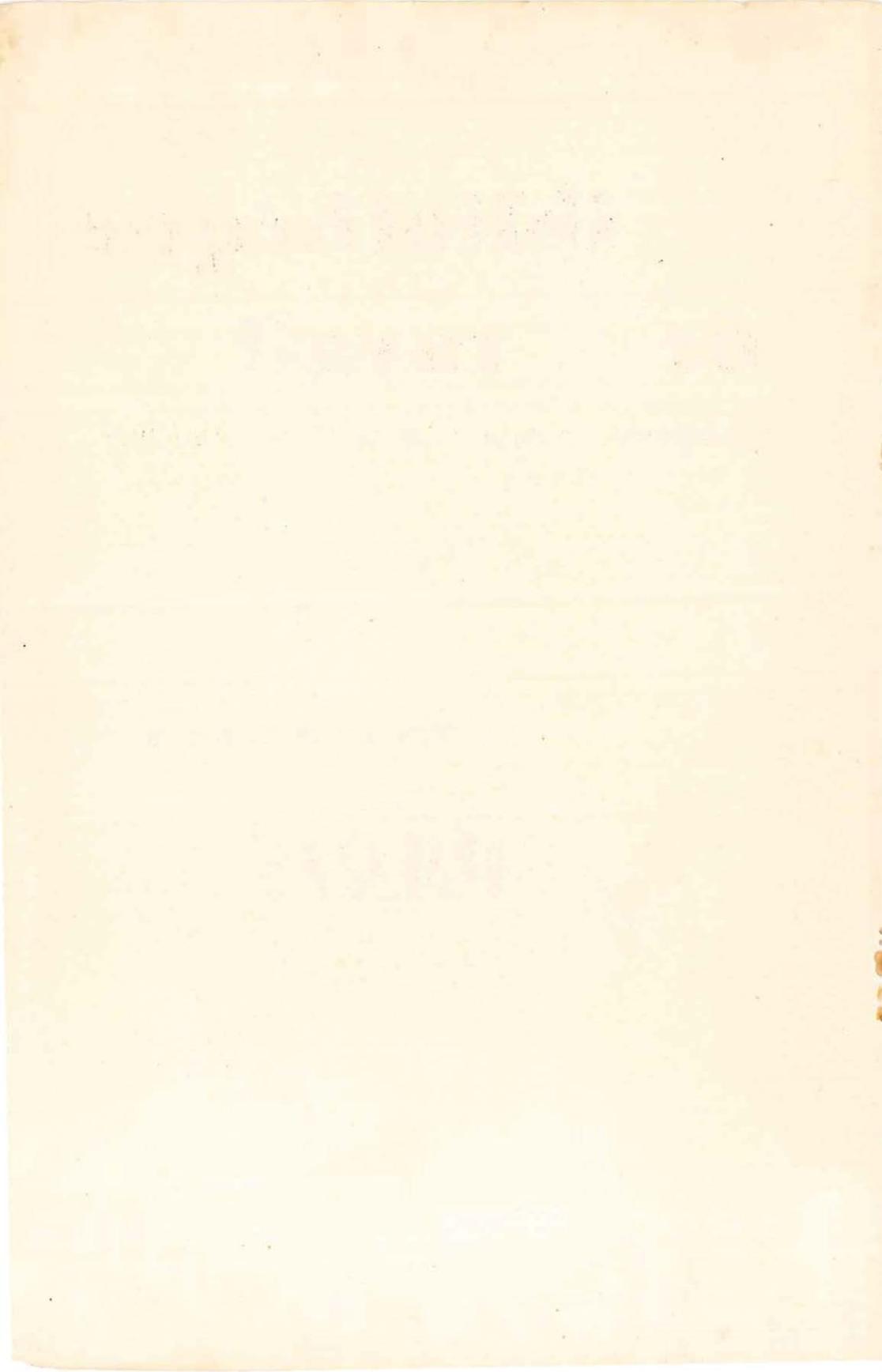
PARIS'

TEXTES RECUEILLIS

par

IRÈNE BONNET

ÉDITIONS DE L'ÉCOLE MODERNE FRANÇAISE — CANNES



PARIS

TEXTES RECUEILLIS PAR
IRÈNE BONNET

*« Paris n'est pas une ville,
c'est un monde. »*

CHARLES-QUINT

Paris, l'axe immortel, Paris, l'axe du monde...
Oui, c'est bien une roue, et c'est la main de Dieu
Qui tient et fait mouvoir son invisible essieu.
Vers le but inconnu sans cesse elle s'avance...
Quand la vivante roue hésite dans ses tours.
Tout hésite et s'étonne et recule en son cours...
Or ou plomb, tout métal est plongé dans la braise
Et jeté pour refondre en l'ardente fournaise
Tout brûle, craque, fume et coule; tout cela
Se tord, s'unit, se fond, tombe là, sort de là
Cela siffle et murmure ou gémit, cela crie,
Cela chante, cela sonne, se parle et prie,
Cela reluit, cela flambe et glisse dans l'air,
Éclate en pluie ardente ou serpente en éclair.
Œuvre, ouvriers, tout hurle, au feu tout se féconde :
Salamandres partout ! Enfer ! Eden du monde !
Paris, principe et fin ! Paris ! ombre et flambeau !...
Je ne sais si c'est mal, tout cela ! mais c'est beau !

A. de VIGNY

LE PARC DES BUTTES-CHAUMONT

On est fier de ce parc, les autres arrondissements n'en ont pas de pareil. Il est vaste, accidenté, captivant, avec des coins dramatiques ou alpestres. Il ne date que d'hier, mais cependant les arbres ont eu le temps de pousser, les sources de ronger les pierres des grottes artificielles, l'eau du lac de creuser ses rives, les chemins de s'approfondir sous le pas des promeneurs; les yeux sont habitués à ces barrières de ciment, à ce décor romantique. Un lac dont le vent brouille les eaux, des cygnes, des canards, des oiseaux, des feuilles mortes, des branches qui frissonnent, une herbe véritable. Quand on a vécu une semaine à son étau, à la forge, entre les murs d'une fabrique, brusquement on entre dans un monde où l'homme n'est pas seul Dieu. On voudrait voler, courir comme un chien, barboter avec les canards.

Eugène DABIT
Belleville

LE PONT D'AUSTERLITZ

Le pont d'Austerlitz est un beau pont. Il s'élançe au milieu d'un grand espace blanc. Il fait un peu le gros dos, comme s'il était agréablement chatouillé par les tramways et les fardiens qui lui courent sur l'échine.

G. DUHAMEL

DANS UN QUARTIER OUVRIER DE PARIS

Nous logions au cinquième étage, et, de nos fenêtres, nous découvriions un bel horizon. Je voyais presque toutes les rues de mon nouveau quartier, étroites, sinueuses, comme des veines bleuâtres; les maisons qui montraient leurs toits de zinc ou de tuiles et leurs cheminées comme des mâts innombrables; les usines et les fabriques dont les verrières étincelaient en été. A la limite de Paris s'étendait la zone avec ses baraques de chiffonniers sordides et rapiécées.

Eugène DABIT
18^e Arrondissement. (Europe)

MAUVAIS TEMPS A PARIS

Il s'était mis à pleuvoir intarissablement. Les étroits trottoirs de mon quartier étaient encombrés d'une foule hargneuse de bourgeois bien mis sous des parapluies. Il faisait jaune dans le ciel; la même couleur jaune était sur le pavé de bois qu'une sorte de crème gluante recouvrait; la même couleur jaune était dans les airs noyant le faite des maisons. Tout le long du jour, Paris vivait une espèce de vie crépusculaire; il bruinait du matin au soir et l'humidité partout répandue faisait que tout ce qu'on touchait semblait imprégné d'une sueur froide, comme exhalée de l'intérieur. Je rentrais chez moi moucheté de boue de la tête au pieds. J'en avais sur mon chapeau, dans les cheveux, dans les oreilles, et, plus on approchait du bas de mes vêtements, plus elles tendaient à se rejoindre, ces mouchetures, jusqu'à former une plaque contenue qui se fendillait en séchant.

C. F. RAMUZ

"Paris" (Notes d'un Vaudois)

LA BEAUTÉ DE PARIS

Je sentais la beauté de Paris me pénétrer jusqu'à l'âme. Tout me ravissait: l'incomparable lumière dans laquelle baignait la ville entière; son fleuve qui serpentait jusqu'au cœur même de la cité; ses palais et ses quais; ses ponts sur lesquels je me tournais; tantôt vers l'est, tantôt vers l'ouest, ne sachant quelle perspective m'enchantait et m'émouvait le plus: les tours de Notre-Dame ou les verts ombrages des Champs Elysées, et la vaste esplanade de la place de la Concorde, avec sa vertigineuse animation, ses fontaines, son obélisque... Puis Paris s'illuminait: une à une, ses lampes pointaient à travers les arbres. Un instant plus tard, les grands boulevards flambaient de tous leurs feux.

OLIVIA

"Olivia" trad. R. M. du Gard (Stock)

LE FIACRE

J'étais installé dans un fiacre, ma valise à côté de moi. On ne se souvient déjà plus de ces cochers de Paris avec leur haut de forme noir ou blanc, et leurs longues houpelandes couleur tabac, pour la plupart. Je n'ai jamais su en quoi ces hauts de forme étaient faits; ils étaient vernis et brillants, mais ce qu'il y avait sous la couleur, c'est ce qu'il n'était pas facile à deviner. C'était haut, important, c'était surtout visible de loin, quelquefois orné d'une aigrette ou d'un ruban de métal qui brillait. Des sabots pleins de paille, en hiver, et une couverture de cheval enroulée autour des jambes complétaient cet équipement que rendait souvent pittoresque un vaste cache-nez dont les pointes flottaient par derrière. J'étais tombé sur un vieux cocher et un petit cheval qui n'allait pas vite, mais c'était tant mieux. Il ne pleuvait pas, le fiacre était découvert. Je m'étais laissé aller en arrière sur les coussins de couleur tendre, mais singulièrement crasseux et fatigués, avec un grand soulagement, je dois le dire, n'ayant plus maintenant qu'à me laisser porter jusqu'à la rue de l'Odéon où j'avais retenu une chambre.

C. F. RAMUZ

Paris, Notes d'un Vaudois

LA RUE-DU-CHAT-QUI-PÊCHE

Rue-du-Chat-qui-Pêche... une rue pour rire. On la traverse en deux pas; en moins de trente, on la parcourt mais on trouve à Paris de ces étonnantes ruelles pas plus longues que la queue d'un lapin, et cela non seulement dans les faubourgs, mais même en plein centre, tout près des voies animées. La rue du Chat-qui-pêche aboutit à la Seine, reliant le quai Saint Michel à la petite mais très vivante rue de la Huchette. En débouchant sur le quai, vous avez deux tours massives et les gargouilles de Notre-Dame à votre droite, et le mur de la préfecture de police en face. Ce qui prouve bien que la rue est située au cœur même de la ville.

Jolan FOLDES

La Rue-du-Chat-qui-Pêche

CRIS DU MATIN A PARIS, VERS 1900

Je m'éveillai de bonne heure. Dehors, des thèmes populaires orchestraient légèrement l'air matinal. Dans sa petite voiture conduite par une ânesse qu'il arrêta devant chaque maison pour entrer dans les cours, le marchand d'habits, portant un fouet, psalmodiait : « Habits, marchand d'habits, ha..bits ! » Tirant d'une cornemuse des airs de son pays méridional, un homme en blouse, coiffé d'un béret basque, s'arrêta devant les maisons. C'était le chevrier avec ses deux chiens et devant lui son troupeau de chèvres. Et les femmes accouraient avec un bol pour recueillir le lait qui devait donner la force à leurs petits. Mais, aux airs pyrénéens de ce bienfaisant pasteur, se mêla déjà la cloche du repasseur, lequel criait : « Couteaux, ciseaux, rasoirs ! » Avec lui ne pouvait lutter le repasseur de scies, car, dépourvu d'instrument, il se contentait d'appeler : « Avez-vous des scies à repasser ? V'là le repasseur ! », tandis que, plus gai, le rétaméur, après avoir énuméré les chaudrons, les casseroles, tout ce qu'il étamait, entonnait le refrain : « Tam, tam, tam, c'est moi qui rétamé même le macadam. »

Marcel PROUST
La Prisonnière

LES QUAIS DE LA SEINE A PARIS

J'aime à regarder de ma fenêtre la Seine et ses quais, par ces matins d'un gris tendre qui donnent aux choses une douceur infinie.

J'ai contemplé le ciel d'azur qui répand sur la baie de Naples sa sérénité lumineuse. Mais notre ciel de Paris est plus animé, plus bienveillant et plus spirituel. Il sourit, menace, caresse, s'attriste et s'égale comme un regard humain. Il verse en ce moment une noble clarté sur les hommes et les bêtes de la ville qui accomplissent leur tâche quotidienne.

Là-bas sur l'autre rive, les forts, au port Saint-Nicolas, déchargent des cargaisons de cornes de bœuf et des coltineurs, posés sur une passerelle volante, font sauter lestement de bras en bras des pains de sucre jusque dans la cale du bateau à vapeur.

Sur le quai du Nord, les chevaux de fiacre, alignés à l'ombre des platanes, la tête dans leur musette, mâchent tranquillement leur avoine, tandis que les cochers rubiconds vident leur verre devant le comptoir du marchand de vin, en guettant du coin de l'œil le bourgeois matinal.

Les bouquinistes déposent leurs boîtes sur le parapet. Ces braves marchands d'esprit qui vivent sans cesse au dehors, la blouse au vent, sont si bien travaillés par l'air, les pluies, les gelées, les neiges, les brouillards et le grand soleil, qu'ils finissent par ressembler aux vieilles statues des cathédrales. Ils sont tous mes amis et je ne passe guère devant leurs boîtes sans en tirer quelque bouquin qui me manquait jusque-là, sans que j'eusse le moindre soupçon qu'il me manquait.

A. FRANCE

Le crime de S. Bonnard (Calman-Lévy)

LES BOUQUINISTES

Il n'y a qu'à traverser la chaussée et à gagner par quelques marches la longue file des boîtes des bouquinistes alignées là sur le faite du mur; et, au milieu du bruit et de l'agitation, le mot est paix, recueillement. De beaux grands troncs d'arbre, s'élevant de la berge même qui est à quatre ou cinq mètres en contre-bas divisent devant vous l'espace; les bouquinistes sont assis sur leurs pliants, ou adossés au mur, ou bien ils vont et viennent devant leur étalage : des vieux, des vieilles, avec des pèlerines, des bonnets, des chaufferettes, et puis des moins vieux et puis des jeunes qui campent tout le jour dans ces lieux réservés où ils vendent, pas cher, le résidu de la sagesse humaine. L'habitude les a rendus indifférents à ce double flot qui passe devant et derrière eux : l'un qui est celui des hommes, l'autre qui est celui du fleuve; ils sont immobiles entre les deux courants, quelquefois somnolents, presque toujours muets, tout pareils à leurs livres qu'il faut ouvrir et feuilleter pour qu'ils se mettent à dire quelque chose.

C. F. RAMUZ

LES CLOCHES DE PARIS

Montez un matin de grande fête, au soleil levant de Pâques ou de la Pentecôte, montez sur quelque point élevé d'où vous dominiez la capitale entière, et assistez à l'éveil des carillons.

Voyez, à un signal parti du ciel, car c'est le soleil qui le donne, ces mille églises tressaillir à la fois. Ce sont d'abord des tintement épars, allant d'une église à l'autre, comme lorsque des musiciens s'avertissent qu'on va commencer. Puis tout à coup, voyez, car il semble qu'en certains moments l'oreille aussi a sa vue, voyez s'élever au même moment de chaque clocher comme une colonne de bruit, comme une fumée d'harmonie. D'abord, la vibration de chaque cloche monte droite, pure, et pour ainsi dire isolée des autres, dans le ciel splendide du matin, puis, peu à peu, en grossissant, elles se fondent, elles se mêlent, elles s'effacent l'une dans l'autre, elles s'amalgament dans un magnifique concert. Ce n'est plus qu'une masse de vibrations sonores qui se dégage sans cesse des innombrables clochers, qui flotte, ondule, bondit, tourbillonne sur la ville et prolonge bien au delà de l'horizon le cercle assourdissant de ses oscillations...

Prêtez l'oreille et dites si vous connaissez au monde quelque chose de plus riche, de plus joyeux, de plus doré, de plus éblouissant que ce tumulte de cloches et de sonneries : que cette fournaise de musique ; que ces dix mille voix d'airain chantant à la fois dans des flûtes de pierre, hautes de trois cents pieds ; que cette cité qui n'est plus qu'un orchestre ; que cette symphonie qui fait le bruit d'une tempête.

Victor HUGO

Notre-Dame de Paris (Delagrave)

PLACE DE L'OPÉRA

Le cœur de la grande ville semblait battre là, dans la vaste étendue de ce carrefour, comme si le sang des quartiers lointains eût afflué de tous les côtés, par de triomphales avenues.

Il regarda se perdre à l'horizon les trouées de l'avenue de l'Opéra, des rues du Quatre-Septembre et de la Paix, claires encore d'un reste de jour, et déjà étoilées d'un fourmillement d'é-

tincelles. Le boulevard traversait la place du torrent de sa circulation, où venaient se heurter les afflux des rues voisines, en de continuels remous qui faisaient de ce point le gouffre le plus dangereux du monde. Vainement les gardiens de la paix tâchaient de mettre là quelque prudence : le flot de piétons débordait quand même, les roues s'enchevêtraient, les chevaux se cabraient, au milieu d'un bruit de marée humaine, aussi haute, aussi incessante que la voix de tempête d'un océan. Puis, c'était la masse isolée de l'Opéra, peu à peu noyé d'ombre, énorme et mystérieux, tel un symbole, et dont l'Apollon porteur de lyre, tout en haut, gardait un dernier reflet de lumière, dans le ciel blême. Et toutes les fenêtres des façades s'éclairaient, une allégresse naissait de ces milliers de lampes qui étincelaient une à une, un besoin de détente universelle, de libre assouvissement s'épandait avec l'ombre croissante, tandis que, de loin en loin, les globes électriques éclataient comme les lunes des nuits claires de Paris.

E. ZOLA
Paris (Fasquelle)

PRINTEMPS CITADIN

Les jours s'allongeaient. Bientôt on éteignit le feu. Puis, un matin, le ciel au dessus de la cour apparut tout bleu, et Catherine, toute joyeuse, ouvrit la fenêtre comme pour faire entrer le printemps. Il entra, porté par une brise molle qui avait passé sur des herbes, sur des bois qui s'ouvraient : il avait suffi de quelques jours d'inattention pour qu'on ne s'aperçût pas que l'hiver était fini.

L'activité du renouveau semblait avoir gagné tous les êtres vivants qui habitaient dans la maison et dans les maisons voisines. Une fièvre de nettoyage agitait les ménagères qui apparaissaient aux fenêtres, frappant des éredons rouges ou secouant des torchons et des plumeaux. Les oiseaux chantaient dans les cages, les enfants criaient. On entendait sans le voir le concierge laver la cour à grande eau.

R. BECHAINÉ
La solitude et le silence

PROMENADE DANS PARIS UN MATIN DE NOËL

Il faisait gris, mais sec. Une de ces bises ! Aurélien frissonna comme quelqu'un qui n'a pas quitté de trois jours l'atmosphère desséchée du chauffage central. Il sentit le froid lui grimper des chevilles aux genoux. Il croisa son pardessus, releva son col, enfonça ses mains dans ses poches et suivit la rive de la Seine vers l'aval, regardant comme des cercueils les boîtes fermées des bouquinistes. Sur le pavé les fers d'un cheval blanc sonnaient avec ironie, dans le brinqueballement d'une voiture de livraison bleue à raies noires où on lisait : « Printemps » comme un défi. Des taxis filaient pressés. La ville semblait vide, époussetée. Par les rues étroites qui forment sur la rive gauche un lacs plein de souvenirs des siècles, il s'en fut au Luxembourg laisser fuir la matinée. Il regarda des enfants pâles jouer dans les pieds des bonnes et des mères, traîna le long de la pièce d'eau qu'on avait ridée et revint lentement chez lui, à travers le boulevard Saint Michel désert d'étudiants, les cafés aux vitres frappées comme des carafes. Il remuait ses orteils dans ses chaussures.

ARAGON (Aurélien)

LA RUE A PARIS

On reconnaissait les serruriers à leurs bourgerons bleus, les maçons à leurs cottes blanches, les peintres à leurs paletots sous lesquels de longues blouses blanches passaient. Cette foule, de loin, gardait un ton neutre, où le bleu déteint et le gris sale dominaient. Par moments, un ouvrier s'arrêtait court, rallumait sa pipe, tandis qu'autour de lui les autres marchaient toujours, sans un rire, sans une parole dite à un camarade, les joues terreuses, la face tendue vers Paris, qui, un à un, les dévorait, par la rue béante du faubourg Poissonnière... Devant les comptoirs, des groupes s'offraient des tournées, s'oubliaient là debout, emplissant les salles, crachant, toussant, s'éclaircissant la gorge à coup de petits verres..

E. ZOLA

LES ODEURS DE LA RUE

« La rue est faite pour qu'on y passe, mes enfants, et non pour qu'on y joue. Ne vous attardez jamais dans la rue. Et méfiez-vous de tout. » Ainsi parlait notre maman qui ne savait pas nous convaincre. Qu'étaient, à nos yeux, les périls de la rue, au prix de ses enchantements ? J'aimais la rue Vercingétorix, la rue du Château et si je ressuscite un jour, fantôme aveugle, c'est au nez que je reconnaitrai la patrie de mon enfance : senteur d'une fruiterie, fumet de la blanchisserie, bouquet chimique du pharmacien qu'illuminent, dès la chute du jour, une flamme rouge, une flamme verte, noyées toutes deux dans des bocaux ronds, haleine de la boulangerie, noble, tiède, maternelle. J'allais, les narines en éveil.

Georges DUHAMEL

L'ARRIVÉE DES LÉGUMES AUX HALLES DE PARIS

Une grosse cloche, au coin du pavillon des fruits, se mit à sonner. Les coups, lents et réguliers, semblaient éveiller, de proche en proche, le sommeil traînant sur le carreau...

Tout le long de la rue du Pont-Neuf on déchargeait les tombereaux acculés aux ruisseaux... Sur le carreau, les tas déchargés s'étendaient maintenant jusqu'à la chaussée. Entre chaque tas, les maraîchers ménageaient un étroit sentier pour que le monde pût circuler.

Tout le large trottoir, couvert d'un bout à l'autre, s'allongeait avec les bosses sombres de légumes. On ne voyait encore, dans la clarté brusque et tournante des lanternes, que l'épaouissement charnu d'un paquet d'artichauts, les verts délicats des salades, le corail rose des carottes, l'ivoire mat des navets; et ces éclairs de couleurs intenses filaient le long des tas avec les lanternes. Le trottoir s'était peuplé; une foule s'éveillait, allait entre les marchandises, s'arrêtant, causant, appelant.

E. ZOLA

LES HALLES DE PARIS

Ils descendirent aux Halles, et ce quartier extraordinaire, surtout dans la matinée, fut la première image qu'Elisabeth eut devant les yeux. Il lui sembla voir grouiller une fourmilière d'êtres excentriques, les uns criant, courant, sifflant, invectivant, les autres buvant et mangeant en pleine rue et la plupart enveloppés dans de grands tabliers de toile blanche hideusement salis, tachés de sang. Des femmes en cheveux se débattaient dans des enchevêtrements de charrettes à bras parmi les légumes, les fromages, les viandes, les poissons en quantités inimaginables. Des restes de toutes ces choses jonchaient la chaussée et les trottoirs boueux. L'humidité imprégnait tout, collait à tout, salissait tout. Ce spectacle inattendu horrifia Elisabeth, qui prit les marchands des Halles pour des espèces de forains effrontés à moitié bohémiens, de ces gens auxquels on évite d'avoir affaire parce qu'ils sont trop malins, trop braillards et pas assez honnêtes. Leur vue la désorienta et lui donna l'envie de fuir au plus vite. S'il lui eût été possible de reprendre à l'instant le train pour Châteauroux, elle n'eût pas hésité, car ce désir lui remplissait l'esprit tandis que son cousin la tirait par la manche sans s'apercevoir de son malaise.

Raymonde VINCENT
(Elisabeth)

LA MARCHANDE DE FLEURS

La marchande de fleurs pousse sa voiture d'un pas lent et lassé... Ce sont de rudes journées de froid tardif ! Lorsqu'un joli rayon de soleil a fait éclore partout des milliers de millions de violettes, la moisson parfumée tombe comme une avalanche sur Paris.

Demain, les mimosas rempliront les rues d'une trainée d'or, comme si le soleil de Provence s'était immobilisé dans les petites boules duveteuses, afin de répandre au loin un peu de sa lumière et de sa joie. Plus tard, ce sera la fête merveilleuse des anémones, des jonquilles, de toutes les fleurs embaumées qui portent l'ivresse dans les parfums. Enfin, en juin, arriveront les roses, par bottes, par brassées, et les petites marchandes entortilleront le fils autour des tiges avec des gestes rapides.

H. GREVILLE.

SUR LES TOURS DE NOTRE-DAME

« Où voulez-vous monter ? Dans les nuages ?

— Sur le toit de plomb. Il semble en pente raide, pourtant il colle très bien au pied. Venez, n'ayez pas peur. Prenez à pleine main la tige du paratonnerre. Et maintenant respirez, regardez Paris. Ecoutez aussi, car cette immense rumeur laborieuse c'est le souffle et la respiration de Paris. C'est une très grande ville. Si elle s'étalait au milieu d'une vaste plaine, comme d'autres grandes villes du monde, on n'en verrait pas les limites ; mais vous pouvez découvrir presque partout les collines vertes, la campagne. Quelle bonne leçon de modestie ! Paris ne peut pas s'enivrer de sa grandeur. Quand les Romains célébraient un de leurs chefs, il y avait toujours près du triomphateur un esclave qui répétait sans arrêt : « Souviens-toi que tu n'es qu'un homme ! » La glorieuse ville triomphe, mais, de partout, les arbres et les herbes lui disent, avec leurs millions de voix que les plus grandes villes du monde ne sont pas infinies. Partout, d'ailleurs, la nature végétale crève la pierre et le bitume. Partout, des arbres, partout des jardins, partout de somptueux espaces vides. La plus grande beauté d'une ville n'est pas dans les édifices, elle est dans l'espace libre entre les édifices. Les grands artisans des villes sont des sculpteurs d'espace. »

Le soir approchait ! Une longue et large ruée s'étendait dans le ciel occidental et, soudain, le soleil glissa sous cette masse et fit jaillir de toutes parts des flammes et des étincelles d'argent.

« Tâchez, reprit Laurent, tâchez de regarder le fleuve s'il ne vous aveugle pas. Voyez toutes les églises, couchées le long de la Seine comme des vaisseaux dans le sens du courant. Toutes regardent vers l'est par leur chevet et vers le ponant par leur portail. Ce que cette ville nous offre d'abord, ce sont toutes ses églises. Il paraît qu'en Egypte il ne reste que des temples et des tombeaux. Ici, ce que l'on voit d'abord, ce sont toutes ces prières de pierre noble. Le reste, le reste est moins évident, moins clair. Oui, je le sais, il y a la Tour Eiffel. Ce n'est pas une œuvre d'art, c'est un signe graphique, c'est une figure d'algèbre. »

Georges DÜHAMEL.

LE RÉVEIL DE PARIS EN 1483

On était en juillet; le ciel était parfaitement serein. Quelques étoiles attardées s'y éteignaient en divers points. Le soleil était au moment de paraître.

Paris commençait à remuer. Il y avait déjà des quartiers qui parlaient et qui faisaient du bruit. Ici un coup de cloche, là un coup de marteau, là-bas le cliquetis compliqué d'une charrette en marche. Toutes sortes de rumeurs flottantes se dispersaient sur cette cité à demi-réveillée. La rivière, qui tronçonne son eau aux arches de tant de ponts, était toute couverte de plis d'argent. Vers l'orient, le vent du matin chassait à travers le ciel quelques blanches ouates arrachées à la toison de la brume des collines.

Enfin, le soleil parut et un tel flot de lumière déborda par-dessus l'horizon qu'on eût dit que toutes les pointes de Paris, flèches, cheminées, pignons, prenaient feu à la fois.

Victor HUGO.
(N.-D. de Paris)

UN FEU RÉCALCITRANT

Il faisait froid. J'avais acheté à crédit dans l'hôtel, où heureusement je pouvais faire inscrire mes dépenses, un seau de « flambant » et un margotin. J'essayai d'allumer le feu de la cheminée. Le bois ne voulait pas prendre, la cheminée ne tirait pas. Quant au charbon, il ne faisait guère que dégager une âcre fumée noire qui m'obligeait à ouvrir la fenêtre sous peine d'asphyxie; puis on le voyait bourgeonner comme une vieille souche au printemps, se couvrant d'espèces de bulles qui crevaient l'une après l'autre en lâchant une maigre flamme sifflante, vite éteinte. J'étais assis par terre, un châle sur les épaules, une pile de vieux journaux à portée de la main, m'ingéniant, avec des ruses de sauvage, grâce à de tout petits morceaux de bois glissés où il convenait, à activer la combustion, sans d'ailleurs y réussir.

C. F. RAMUZ.
Paris, notes d'un Vaudois.

PARIS AU PRINTEMPS

Aujourd'hui, 5 juin 1937, magnifique journée d'été. J'ai fait une promenade au cœur de Paris. Je me suis arrêté au jardin des Tuileries, entre la double perspective du Louvre et de la Cour du Carroussel et celle des Champs-Élysées et de l'Arc de Triomphe. Y a-t-il au monde rien d'aussi beau ? Le mois dernier, à Rome, du haut des terrasses du Palatin, je me posais la même question, convaincu, au fond que, décidément, c'était Rome qui l'emportait. Sans doute le soleil italien produisait ce mirage, aidé encore par le mirage de l'Histoire. Mais aujourd'hui, la lumière de Paris vaut celle de là-bas. Nos ombrages sont plus beaux. Cette nappe de verdure toute gonflée de sèves du printemps, qui se déploie au milieu des statues, des jets d'eau et des colonnades et qui se perd dans les lointains de l'avenue triomphale, n'a rien de pareil. Quelle capitale peut montrer une voie sacrée comparable à celle qui part du vieux Louvre pour aboutir à l'Etoile ?

Je ne me lassais pas de contempler ce spectacle unique. Et, en même temps, l'angoisse m'étreignait à la pensée de tout ce qui menace une telle beauté dans l'air catastrophique où nous vivons.

Louis BERTRAND
Mes années d'apprentissage

CHARCUTERIE PARISIENNE

Elle traversa la chaussée et entra chez le boulanger. Lorsqu'elle sortit, Jeanne serrait encore dans sa main une pièce de vingt sous et une de dix. Pas de quoi faire des folies ! Emplir son cabas ! Devant la boutique du charcutier, elle s'arrêta, renifla une odeur chaude, qui soudain lui rappela un souvenir... Ah ! oui, c'était l'odeur du petit-salé que Paul lui disait d'acheter le dimanche matin et qu'il dévorait dans son lit, au temps de la prospérité, ou plus justement dans un temps où un homme, une femme aussi, trouvaient sans peine du travail. Sans qu'on sache trop pourquoi tout cela avait cessé, la misère était venue... Sur les étagères, des plats de charcuterie fraîche s'alignaient, l'eau vous en venait à la bouche, mais Jeanne et son mar n'y avait pas droit.

Eugène DABIT

LE VENT, PLACE DU PANTHÉON

La place du Panthéon est, en Décembre, un des lieux les plus froids du vieux continent.

Le voyageur qui, vers la dixième heure du soir, gravit la montagne Sainte Geneviève par le versant nord, chemine d'abord à l'abri des bourrasques, comme l'alpiniste au fond d'une gorge caverneuse. Un sang vif et brûlant reconforte ses muscles irrités par la pente... Une tiédeur bestiale suinte des masures où sommeille une copieuse populace. La passion des hommes entassés brûle de toute part et fait oublier l'hiver.

Et soudain, tout change. Tel est Paris. La rue, l'étroite voie capillaire, se dilate, se précipite et s'anéantit comme un ruisseau côtier dans l'océan noir. Une ombre monumentale tombe du ciel. Semé de lumières parcimonieuses, un désert s'ouvre devant les pas du voyageur. C'est la place du Panthéon où les vents sont rois. Le voyageur frissonne, noue son foulard et boutonne son paletot.

Dévié dans sa course et déjà furieux, le vent du nord ouest arrive par la rue Soufflot. L'espace libre l'intimide tout d'abord puis l'affole. Que faire ?...

G. DUHAMEL

UN ÉTALAGE SAVANT

Rien que du blanc, et jamais le même blanc, tous les blancs, s'élevant les uns sur les autres, s'opposant, se complétant, arrivant à l'éclat même de la lumière. Cela partait des blancs mats du calicot et de la toile, des blancs sourds de la flanelle et du drap, puis venaient les velours, les soies, les satins, une gamme montante, le blanc peu à peu allumé finissant en petites flammes aux cassures des plis, et le blanc s'envolait avec la transparence des rideaux, devenait de la clarté libre avec les mousselines, les guipures, les dentelles, les tulles surtout, si légers, qu'ils étaient comme la note extrême et perdue; tandis que l'argent des pièces de soie orientale chantait le plus haut, au fond de l'alcôve géante.

Emile ZOLA

UN QUARTIER PAUVRE

Jerphanion suivait un vaste boulevard, avec un terre-plein central planté d'arbres maigres, et flanqué de deux chaussées. Les maisons étaient de hauteurs très inégales, basses pour la plupart, mais toutes étalant la même misère sordide. Des fenêtres étroites et courtes, découpées trop près l'une de l'autre dans de vieux murs trop minces. Ni volets, ni jalousies, Des lézardes qui fendaient plusieurs étages. L'enduit partout pustuleux, boursoflé, écailleux, avec des grandes dénudations grumeleuses, cernées de noir, et parfois un rafistolage blanc cru courant en zigzags, d'un étage à l'autre, comme une suite de bandes de pansement. Entre deux masures, une baraque couverte de plaques de tôle rouillée. Le trou d'une ville fermée par un morceau de journal.

Jules ROMAINS
(Les Humbles)

CLOCHARDS PARISIENS

Sous l'arche d'un large pont, des feux étaient allumés. Débris de charpente, morceaux de planches, branches mortes, épaves laissées par la rivière, en petits tas, brûlaient : un peu de flamme, un peu de fumée. Des hommes, des femmes, accroupis par deux, par trois, par quatre autour de chaque feu, ne bougeaient pas, ne parlaient pas. Hommes barbus, couverts de loques, sordides, hirsutes, des sacs de toile à côté d'eux, raccommodés, rapiécés, fermés avec des ficelles. Femmes tassées, vieilles ou jeunes, immondes, brunes ou grises sortant sous des chapeaux crasseux, pendant sur les épaules.

Un vieux, à quatre pattes, soufflait sur des braises entre deux pavés rapprochés, pour réchauffer une soupe jaunâtre dans une boîte de conserves rouillée.

Léopold CHAUCHEAU
(Grelu)

DANS LE MÉTRO

Quand je prends le métro à mes stations, Châtelet, Hôtel de Ville ou Saint-Paul, après que la porte à glissière s'est refermée, je m'assure tout d'abord, d'un mouvement instinctif, qu'elle n'a pas guillotiné l'employé à casquette.

Puis, je cherche ma place, assise ou debout, selon l'heure et l'affluence. Mes yeux errent : le tube de porcelaine de la gare fuit d'une vitesse accélérée; les corps rejetés en amont, d'un même coup, comme les blés couchés par le vent, reprennent leur équilibre tremblé et les chapeaux houlent doucement, épis lourds de pensées.

Au bout de quelques minutes, les voyageurs entassés ont ouvert des passages; des fêlures ont lézardé la foule massive. Les stations passent, demi-cylindres carrelés de petits rectangles brillants où les affiches plaquent des images versicolores, concaves; les noms des rues et des quartiers allongent de grandes lettres blanches sur fond bleu. La cage du chef de gare brille comme un intérieur d'horloge, meublé de mille mécaniques; les timbrent y vibrent, sans répit, puis nous nous enfonçons dans le trou noir.

Alexandre ARNOUX
(La nuit de St-Barnabé)

PARIS AU TRAVAIL

Tandis que les travailleurs se hâtent, des gens continuent à dormir. Dans la banlieue nord, tout est déjà fourmillement, trépidation. Des martèlements et des ronronnements viennent de partout. Le sol entier ressemble à un plancher d'usine que parcourent les vibrations des machines. Des sirènes, dont le son reste farouche même pour l'homme en bourgeron qui l'entend chaque matin, annoncent qu'une grille d'entrée va fermer dans cinq minutes. Mais ailleurs, le travail a déjà repris son rythme depuis longtemps et il est difficile de ne pas croire qu'il a duré toute la nuit.

Jules ROMAINS
Les Hommes de bonne volonté. (Flammarion)

UNE CRÉMIÈRE PARISIENNE PENDANT LA GUERRE

Sur sa caisse, Julie avait disposé deux tirelires de carton dans lesquelles elle insérait les tickets qu'elle découpait sur les cartes. Elle passait de longs moments, rêvant des moyens subreptices d'en enlever davantage. Elle déclarait avec aplomb: « Le BJ ne vaut rien. Le DQ n'a pas été honoré. Je vous le détache. C'est pas la peine de garder tout ça. » Mais le BJ et le DQ, selon le vocabulaire de l'époque, se voyaient « validés » deux mois plus tard. Julie, tablant sur l'étourderie de ses victimes, demandait avec naturel: « Qu'est-ce que vous avez fait du BJ de Novembre et du DQ de Janvier ? Ça représente une demi-livre de dattes et soixante quinze grammes de chocolat. Vous les avez perdus, bien sûr. C'est pas raisonnable. Vous n'aurez pas de dattes ni de chocolat cette fois-ci. Tant pis pour vous. »

Dans un éblouissement de ciseaux et de doigts agiles, elle amputait les feuilles de dix grammes de beurre, de vingt grammes de fromage indus sans qu'on soupçonnât même ce tour de passe-passe. Si par hasard quelque personne attentive protestait, il fallait l'entendre crier !... La plupart du temps le réclamant, abasourdi par cette violence, s'excusait...

Jean DUTOURD
Au bon beurre

AU MARCHÉ AUX PUCES, A ST-OUEN

Il y a des boutiques cossues, faites de carreaux de plâtre, voire de briques, et d'autres, de planches; et d'autres, dont l'installation consiste en une simple bâche, ou un étalage sur le trottoir. On y voit de vieux godillots, des hardes, des valises défoncées; c'est tout un cimetière. Ici, tout vient finir. Cette association de brocanteurs est celle d'une bande de fossoyeurs. Le cimetière des hommes est proche. Voici celui des objets, des meubles de tous nos biens...

d'après E. DABIT
(Journal intime)

L'ARC DE TRIOMPHE

(Extraits)

Quand Paris se met à l'ouvrage
Dans sa forge aux mille clameurs
A tout peuple heureux, brave ou sage,
Il prend ses lois, ses dieux, ses mœurs.

Dans sa fournaise, pêle-mêle,
Il fond, transforme et renouvelle
Cette science universelle
Qu'il emprunte à tous les humains;

Puis il rejette aux peuples blêmes
Leurs sceptres et leurs diadèmes,
Leurs préjugés et leurs systèmes,
Tout tordus par ses fortes mains.

Toujours Paris s'écrie et gronde,
Nul ne sait, question profonde,
Ce que perdrait le bruit du monde
Le jour où Paris se tairait.

Victor HUGO
L'Arc de Triomphe

LES EMBARRAS DE PARIS

Tout conspire à la fois à troubler mon repos
Et je me plains ici du moindre de mes maux;
Car, à peine les coqs, commençant leur ramage,
Auront de cris aigus frappé le voisinage,
Qu'un affreux serrurier, laborieux Vulcain
Qu'éveillera bientôt l'ardente soif du gain,
Avec un fer maudit, qu'à grand bruit il apprête,
De cent coups de marteau me va fendre la tête.
J'entends déjà partout les charrettes courir.
Les maçons travailler, les boutiques s'ouvrir,

Tandis que, dans les airs, mille cloches émues
 D'un funèbre concert font retentir les nues,
 Et se mêlant au bruit de la grêle et des vents,
 Pour honorer les morts font mourir les vivants.

. . .
 Mais si, seul en mon lit, je peste avec raison,
 C'est encor pis vingt fois en quittant la maison.
 En quelque endroit que j'aille, il faut prendre la presse
 D'un peuple d'importuns qui fourmillent sans cesse.
 L'un me heurte d'un air dont je suis tout froissé;
 Je vois, d'un autre coup, mon chapeau renversé;
 Là, d'un enterrement la funèbre ordonnance,
 D'un pas lugubre et lent, vers l'église s'avance;
 Et plus loin, des laquais, l'un l'autre s'agaçant,
 Font aboyer les chiens et jurer les passants.
 Des paveurs, en ce lieu, me bouchent le passage;
 Là, je trouve une croix de funeste présage;
 Et des couvreurs, grimpés au toit d'une maison,
 En font pleuvoir l'ardoise et la tuile à foison.
 Là, sur une charrette, une poutre branlante
 Vient menaçant de loin la foule qu'elle augmente:
 Six chevaux attelées à ce fardeau pesant
 Ont peine à l'émouvoir sur le pavé glissant;
 D'un carrosse, en tournant, il accroche une roue,
 Et, du choc, le renverse en un grand tas de boue;
 Quand un autre à l'instant, s'efforçant de passer,
 Dans le même embarras se vient embarrasser.
 Vingt carrosses bientôt arrivant à la file
 Y sont en moins de rien suivis de plus de mille;
 Et, par surcoût de maux, un sort malencontreux
 Conduit en cet endroit un grand troupeau de bœufs;
 Chacun prétend passer; l'un surgit, l'autre jure;
 Des mulets en sonnant augmentent le murmure...
 On n'entend que des cris poussés confusément:
 Dieu pour s'y faire ouïr tonnerait vainement...

BOILEAU
 (Satire VI-Fragment)

LE PRINTEMPS EST NÉ, MESDAMES

Le printemps est né, mesdames, sur les tours de Notre-Dame. Aussi dans la grande Rose, au fond de la nef enclose. Comme il brille, voyez-le, à genoux sur les prie-Dieu. Même au cri d'une hirondelle, il est né dessus l'autel; à travers la Rose en fleurs, il lui jeta ses couleurs.

Le printemps est né, mesdames, sur les tours de Notre-Dame. Sous le porche ouvert au jour, il naît avec plus d'amour, sous le porche où le bon saint, qui tient son chef en ses mains, ouït des idées légères chanter dans sa tête en pierre. Gens dévots, c'est un miracle; regardez c'est un spectacle. L'hirondelle a fait son nid dans le chef de Saint-Denys. Loué soit le Dieu vivant. Le printemps est né content.

Il est né, messieurs, mesdames, sur les tours de Notre-Dame, au seul cri d'une hirondelle, dans la Rose et sur l'autel, dans la tête du bon saint qui tient son chef en ses mains, et qui berce le doux nid — tout doux — de ses mains bénies. Gens dévôts, c'est un spectacle! regardez, c'est un miracle! Tout doux — dans ses mains bénies — Saint-Denys berce le nid.

Paul FORT

VENDÉMAIRE

Que Paris était beau à la fin de septembre
Chaque nuit devenait une vigne où les pampres
Répandaient leur clarté sur la ville et là-haut
Astres mûrs becquetés par les ivres oiseaux
De ma gloire attendaient la vendange de l'aube

Un soir passant le long des quais déserts et sombres
En rentrant à Auteuil j'entendis une voix
Qui chantait gravement se taisant quelquefois
Pour que parvint aussi sur les bords de la Seine
La plainte d'autres voix limpides et lointaines
Et j'écoutai longtemps tous ces chants et ces cris
Qu'éveillait dans la nuit la chanson de Paris

J'ai soif villes de France et d'Europe et du monde
Venez toutes couler dans ma gorge profonde...

Guillaume APOLLINAIRE (Extraits)

COURAGE

Paris a froid Paris a faim
Paris ne mange plus de marrons dans la rue
Paris a mis de vieux vêtements de vieille
Paris dort tout debout sans air dans le métro
Plus de malheur encore est imposé aux pauvres
Et la sagesse et la folie
De Paris malheureux
C'est l'air pur, c'est le feu
C'est la beauté, c'est la bonté
De ses travailleurs affamés
Ne crie pas au secours Paris
Tu es vivant d'une vie sans égale
Et derrière la nudité
De ta pâleur de ta maigreur
Tous ce qui est humain se révèle en tes yeux
Paris ma belle ville
Fine comme une aiguille forte comme une épée
Ingénue et savante
Tu ne supportes pas l'injustice
Pour toi c'est le seul désordre
Tu vas te libérer Paris
Paris tremblant comme une étoile
Notre espoir survivant
Tu vas te libérer de la fatigue et de la boue
Frères ayons du courage
Nous qui ne sommes pas casqués
Ni bottés, ni gantés, ni bien élevés
Un rayon s'allume en nos veines
Notre lumière nous revient
Les meilleurs d'entre nous sont morts pour nous
Et voici que leur sang retrouve notre cœur
Et c'est de nouveau le matin un matin de Paris
La pointe de la délivrance
L'espace du printemps naissant
La force idiote a le dessous
Ces esclaves nos ennemis
S'ils ont compris
S'ils sont capables de comprendre
Vont se lever.

Paul ELUARD

Au rendez-vous allemand 1942-1945
(Edit. de Minuit)

CHANT D'EXIL

Ma France de lumière au sourire d'enfant
 Qui brille et qui éclaire,
 Je t'appelle et t'évoque en ce soir de printemps
 Où tout nous désespère.

Ciel tendre de Paris, ciel léger, ciel étrange
 Comme un battement d'aile
 La nuit encore hésite et le jour danse et change
 Et le fleuve étincelle.

Une femme en passant fredonne une chanson,
 L'air moqueur et sérieux
 Et le sang de Paris tremble comme un frisson
 Dans le soir capricieux.

Madeleine, Opéra, boulevards de Paris
 Je murmure vos noms
 Ce sont des mots d'amour que tout jeune j'offris
 Plus tôt que de raison.

Capucines, Bonne Nouvelle et République
 Saint-Denis et Concorde.
 C'est toute notre histoire et toute ma musique
 Vibrant comme une corde...

Pierre UNICK
 (*Stalag VIII A - Avril 1942*)

NOTRE-DAME

Au pied des tours de Notre-Dame
 La Seine coule entre les quais.
 Ah ! le gai, le muguet coquet !
 Qui n'a pas son petit bouquet ?
 Allons, fleurissez-vous, mesdames !
 Mais c'était toi que j'évoquais
 Sur le parvis de Notre-Dame :
 N'y reviendras-tu donc jamais ?
 Voici le joli mois de mai.

Francis CARCO
 « Mortefontaine » (Al. Michel)

LE PONT MIRABEAU

Sous le pont Mirabeau coule la Seine
Et nos amours
Faut-il qu'il m'en souviennne
La joie venait toujours après la peine

Vienne la nuit sonne l'heure
Les jours s'en vont je demeure

Les mains dans les mains restons face à face
Tandis que sous
Le pont de nos bras passe
Des éternels regards l'onde si lasse

Vienne la nuit sonne l'heure
Les jours s'en vont je demeure

L'amour s'en va comme cette eau courante
L'amour s'en va
Comme la vie est lente
Et comme l'Espérance est violente

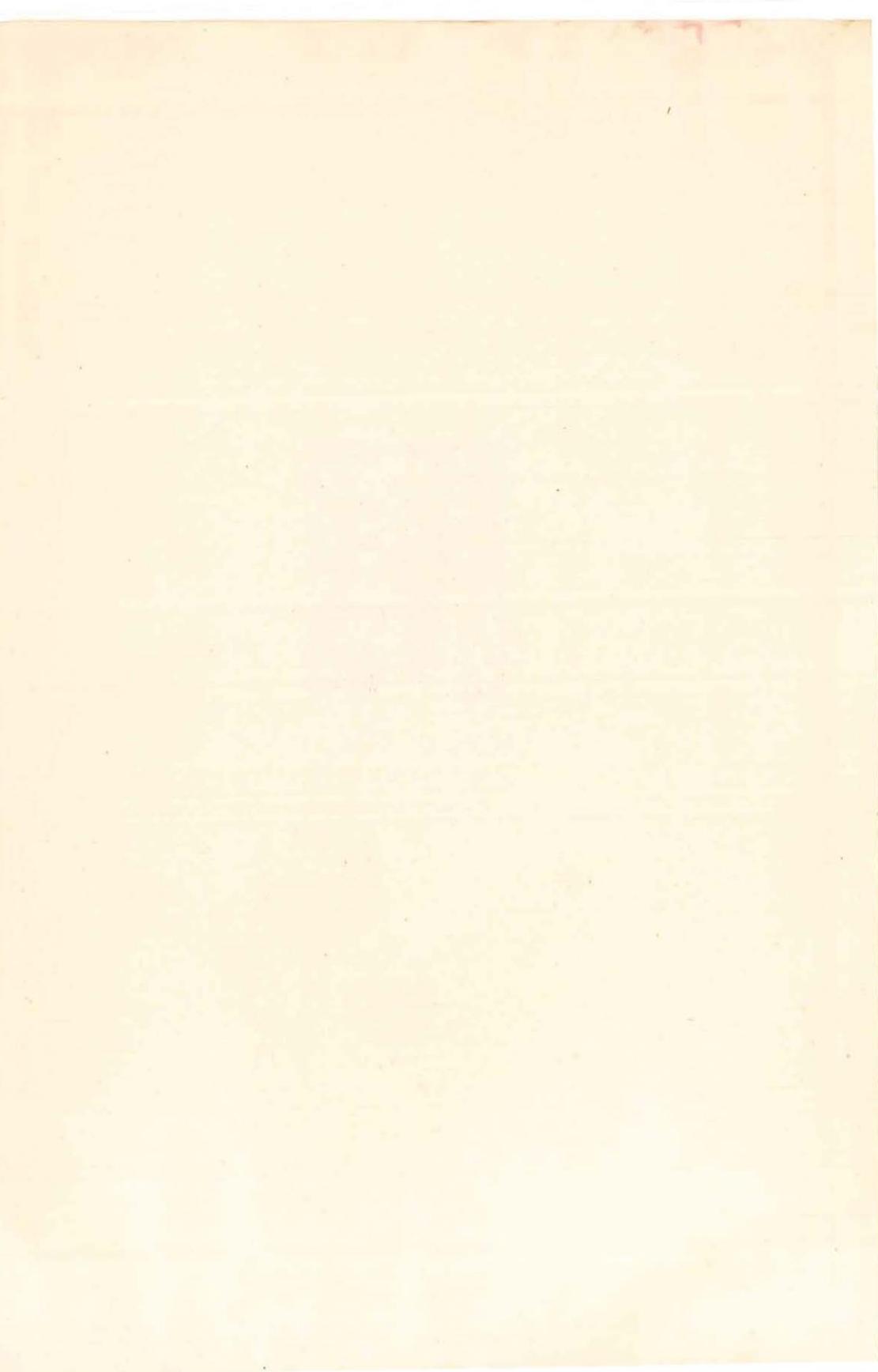
Vienne la nuit sonne l'heure
Les jours s'en vont je demeure

Passent les jours et passent les semaines
Ni temps passé
Ni les amours reviennent
Sous le pont Mirabeau coule la Seine

Vienne la nuit sonne l'heure
Les jours s'en vont je demeure

Guillaume APOLLINAIRE







Le gérant C. FREINET
Imprimerie C.E.L. Cannes
— Téléphone 39-47-42 —